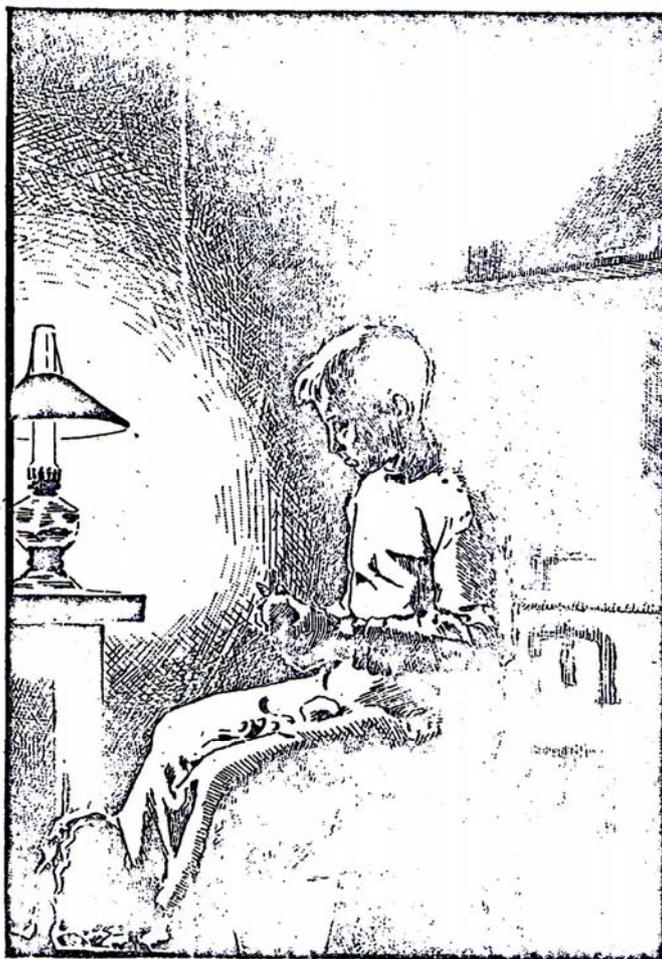


JULIE MEYLAN  
♡ Oeuvres ♡

ETRENNES POUR LES ENFANTS  
Librairie Payot & Cie,  
56e année

# Etrennes pour les Enfants

Cinquante-sixième année.



LIBRAIRIE PAYOT & C<sup>ie</sup>

*Les deux Noël de Tony.*

Le vent d'hiver hurle sa plainte au soir qui tombe. Il chasse de gros flocons qui s'abattent, en folles rafales, sur les murs des vignes et le long des talus. Pas un bruit dans la campagne endormie ; seules, quelques fenêtres éclairées trahissent quelques soupçons de vie. Rien ne laisse deviner que c'est demain Noël et si les rois mages revenaient, leurs chameaux auraient grand-peine à enjamber les montagnes de neige accumulée aux carrefours.

« — Triste veille de Noël ! On pourrait croire que tous les démons de l'enfer dansent la sarabande par les routes ! », dit en grommelant le vieux docteur, qui sort de chez les Sorel. — « On aurait pu me laisser tranquillement allumer l'arbre de Noël chez moi, car enfin, le père Sorel est perdu ; toutes les drogues du monde ne sauraient le remonter. Quant à sa femme, elle n'en a pas pour longtemps et après, que deviendra leur pauvre gamin ? C'est triste, vraiment ! un si joli ménage ! »

Tandis que le vieil Esculape s'éloigne à travers la tourmente, chez les Sorel, une petite femme blonde et frêle s'empresse autour du lit où son mari attend la mort. Les yeux mi-clos, l'homme respire péniblement et ses mains cherchent, nerveusement, sur la couverture, un appui invisible où s'agripper.

— Femme, dit-il tout à coup, d'une voix étouffée, où est Tony ?

— Me voici, papa ! répond un garçonnet d'une douzaine d'années.

— Viens, tout près, que je te voie ! ordonne le père.

Vivement, le garçon obéit et se place dans le cercle lumineux que dessine la lampe à pétrole.

— Ecoute, Tony, fait le père avec effort, tu le sais,

je m'en vais fêter Noël demain, avec les anges, mais avant, il faut que tu me promettes quelque chose.

— Oh ! papa, ne parle pas de partir, c'est trop affreux ! Que ferions-nous, maman et moi ? Dieu ne permettra pas !

D'un geste impératif, le mourant ordonne le silence. Un accès de toux amène, sur ses lèvres, une légère écume sanguinolente, et au bout de quelques minutes, il reprend :

— A chaque jour suffit sa peine. Vois-tu, Tony, on ne discute pas avec Dieu ; quand Il appelle, il faut obéir. Je m'en vais, mais toi, tu restes. Emploie bien ta vie !... Et sache qu'il faut être bon... toujours ! Même si quelqu'un est injuste envers toi, pardonne et recommence à bien faire !... Petit, je m'en vais !... Redis-moi le message de Noël !...

Etouffé un instant par les larmes, l'enfant reste silencieux, puis, soudain, les yeux mouillés s'illuminent et la voix claire répond :

— Je sais, papa ; ce que les anges chantèrent aux bergers, n'est-ce pas ?... Bienveillance envers les hommes !

— Oui, Tony : bienveillance ! Tout le reste n'est rien ! Sois bon, petit !... promets-moi...

Soudain, les yeux du mourant s'élargissent, le corps se raidit en un spasme suprême puis retombe, sans vie.

— Maman ! s'écrie Tony épouvanté, Maman ! Hélas ! à l'appel de son enfant, Mme Sorel ne répond pas, car elle gît inanimée sur le parquet : le pauvre garçon est doublement orphelin.

Douze longs mois ont passé, égrenant les couronnes fleuries du printemps et les riches dons de l'automne. La maison Sorel est occupée par des étrangers ; il a bien fallu la vendre pour payer les frais de pharmacien et d'enterrement. Le soir des enchères, le syndic est venu chercher Tony en lui disant :

« Mon garçon, je t'emmène. La municipalité a

trouvé pour toi une place chez les Jovet. Tu te conduiras bien et tu rendras des services.

Voilà pourquoi, en cette veille de Noël, Tony Sorel s'affaire dans la cuisine, où Mme Jovet, femme osseuse, à la mine acariâtre, achève de faire boire une bouteille de lait à son petit Charlot.

— N'as-tu pas fini d'éplucher les pommes de terre, Tony ? demande la femme, d'une voix aigre.

— Mais, tante Josette, il y en a un grand panier et j'ai commencé tout à l'heure !

— Ta, ta, ta, toujours des excuses ! Voyez-vous ce petit monsieur ? Ça vit sans vergogne aux dépens de la charité publique et ça ne veut pas se donner de la peine ! Allons, gamin, travaille et un peu lestement !

Tony ne répond rien, mais le mouvement convulsif de ses maigres épaules trahit les sanglots contenus. Une grosse larme indiscreète roule sur la joue qu'une vive rougeur a soudain envahie. Le couteau tremble entre les doigts malhabiles qui épluchent les tubercules rugueux.

« Calmée par sa véhémence sortie, la tante Josette reprend, d'une voix moins rude :

— Ecoute, Tony, tu sais que nous sommes invités, oncle Alfred et moi, à la soirée familière de la gymnastique. Mon mari y est déjà, moi, je vais partir dans un instant. Après, tu surveilleras la maison. Quand tu auras épluché les pommes de terre, il faudra chercher une corbeille de bois au bûcher, puis balayer la cuisine, frotter les couteaux et bercer Charlot, s'il pleure.

— Mais, tante Josette, quand pourrai-je étudier mes leçons ?

— Voyez-vous ce raisonneur ? Aujourd'hui, c'est le moment de l'ouvrage. Demain, tu pourras fêter Noël en préparant tes devoirs d'école. Quand on est placé par la commune comme toi, mon garçon, on n'a pas le droit d'être exigeant. Est-ce compris ?

Tony ne répond rien et continue à travailler, seule-

ment un pli d'amertume creuse son visage, prématurément mûri.

— A présent, ordonne Mme Jovet, viens prendre Charlot et pose-le doucement sur son lit. Tu surveilleras qu'il soit toujours bien couvert et en ordre. Gare à toi si quelque chose laisse à désirer !... Mais, avant de mettre le bébé dans son berceau, apporte-moi mon manteau et mon chapeau. C'est l'heure ; il faut partir si je veux assister à l'illumination du sapin de Noël, au Casino.

Avec des gestes saccadés la femme s'habille à la hâte puis, ouvrant la porte disjointe elle commande encore :

— Nous serons de retour à dix heures, mais si c'est plus tard, tu attendras, Tony. Je te défends d'aller dormir avant notre rentrée.

Elle s'éloigne bruyamment, sans accorder un regard affectueux au petit orphelin à qui on laisse, en une veille de Noël, la surveillance d'une maison et d'un nouveau-né.

Demeuré seul, Tony écoute les pas qui s'éloignent, puis certain que nul ne viendra le troubler, il enfouit son visage entre ses mains croisées et se met à sangloter éperdument. Ainsi qu'un torrent de montagne trop longtemps contenu brise ses digues et s'écoule, impétueux, la douleur de l'enfant, comprimée par la sévérité de Mme Jovet, se donne enfin libre carrière. Tout haut, en mots entrecoupés, le pauvret exhale sa plainte et ses rancœurs :

— La monitrice dit, à l'école du dimanche, que Noël apporte de la joie, parce que c'est la fête de l'amour... Ce n'est pas vrai pour moi !... Tante Josette ne m'aime pas !... Elle me reproche d'être entretenu par la commune ! Est-ce ma faute si papa et maman sont morts ?... Oh ! maman, si je pouvais être avec toi, chez les anges !... Papa ! je cherche à obéir, mais ils ne veulent pas comprendre !... Hier, elle a commandé de me déclarer malade, à l'école, pour avoir congé et garder Charlot. Je n'ai pas voulu mentir et elle m'a battu !... Papa !

elle m'a battu !... Et je dois être bon, pourtant ; je t'ai promis ! C'est difficile et je suis tout seul ! Comment faire, dis, papa ?... »

A ce moment Charlot, réveillé en sursaut, se met à crier, en agitant ses petits poings roses et Tony, arraché à son chagrin, se hâte de bercer le petit désespéré, en fredonnant, d'une voix encore tremblante, le cantique que sa maman lui a enseigné, jadis.

« Voici Noël, ne craignez point. »

Peu à peu les cris du bébé diminuent et Tony s'apprête à recommencer sa besogne, quand une brusque rafale ouvre la fenêtre, chassant dans la pièce une avalanche de gros flocons.

Il s'agit de refermer ; seulement, gonflé par l'humidité, le bois résiste aux mains frêles du garçonnet. Celui-ci s'arcboute, fait des efforts, recommence encore et, crac ! casse une vitre.

— « Oh ! mon Dieu ! », gémit-il ; « mon Dieu ! Que me fera-t-on ? Charlot va prendre froid et mourir, peut-être ! On dira que c'est ma faute ! Pourtant, le bon Dieu voit bien que je n'ai point fait de mal ! Il faudrait appeler quelqu'un, mais ils sont tous au Casino ! Oh ! mon Dieu ! »

Par le trou béant, une étoile regarde et semble dire : « Petit Tony, cherche en haut ; là est le secours ! »

L'enfant devine, sans doute, car se jetant à genoux, il prie à haute voix :

— « Enfant de Noël, les mages t'apportaient des cadeaux, mais moi qui suis le pauvre Tony Sorel, je n'ai à t'offrir que mon grand chagrin. Papa et maman sont morts et j'essaie d'obéir, mais tout va de travers... Puis, tu vois, la fenêtre est cassée et il y a Charlot, le tout petit ; il prendra un rhume si personne ne vient m'aider ! Seigneur Jésus, enfant de Noël, préserve Charlot et aie pitié de Tony ! Amen ! »

— « Amen ! » répète une grosse voix, qui vient de la rue. Effrayé, notre garçon lève les yeux et aperçoit, derrière la fenêtre, une silhouette masculine.

— « Papa ! » crie-t-il, éperdu, papa ! est-ce toi ?

L'étranger sourit et secoue la tête.

— Non, Tony, je ne suis pas ton père, mais je viens en son nom. Ouvre la porte et nous causerons !

Tremblant d'émotion, l'enfant obéit.



Tony sur les genoux de l'oncle Adolphe.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? Vous n'êtes pas mon père et pourtant il me semble vous connaître !...

— Qu'y a-t-il là de surprenant, gamin, puisque je suis son frère ?... Embrasse-moi, petit ! embrasse l'oncle Adolphe d'Amérique !

— Oncle Adolphe ! c'est vous !... On vous croyait mort !...

— Je l'étais presque, mais il y a encore des miracles. Dieu m'a conservé la vie pour m'envoyer vers toi, parce que tu avais besoin d'être consolé !

— Oh ! oncle Adolphe, quelle joie ! C'est l'enfant de Noël qui a entendu ma prière !

— Ecoute Tony, tout à l'heure, j'étais derrière la fenêtre et j'ai vu ce qui se passe ici. Mme Jovet est une méchante femme, mais ta prière, petit, ta prière a ému mon vieux cœur. Tu es un brave garçon et tu auras ta récompense.

— Vous savez, oncle Adolphe, à Noël, l'an passé, avant de mourir, papa m'a bien recommandé d'être bon et je fais mon possible.

— Eh bien ! moi je te répète que tu auras une récompense. Demain, je t'emmène dans ma belle maison neuve et tu seras mon cher petit Tony. Es-tu d'accord ?

Un baiser scelle la promesse de l'oncle tandis qu'au village le carillon de Noël qui s'ébranle semble redire la parole sacrée :

« Je vous annonce le sujet d'une grande joie. »

Quand, au milieu de la nuit les époux Jovet rentrèrent chez eux, ils ne furent pas peu surpris de trouver leur pensionnaire familièrement installé sur les genoux d'un étranger.

— Que signifient ces manières, Tony ? crie la femme, furieuse. Mais l'oncle Adolphe s'est déjà levé.

— Excusez, Madame, fait-il d'un ton digne, la liberté que j'ai prise d'entrer en votre absence. Seulement, mon neveu, que voici, avait besoin d'un poignet vigoureux pour refermer une croisée. En outre, cet enfant, qui sera mon fils adoptif, a sa place tout indiquée chez moi. Je l'y conduirai dès demain.

Puis comme Mme Jovet, interdite, ouvrait la bouche pour exprimer sa surprise, l'oncle Adolphe a posé sa main sur la tête bouclée de Tony et tout doucement, comme s'il se parlait à lui-même, il ajoute :

« Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre ! »

Or, ce fut ainsi le second Noël de Tony Sorel.

JULIE MEYLAN.